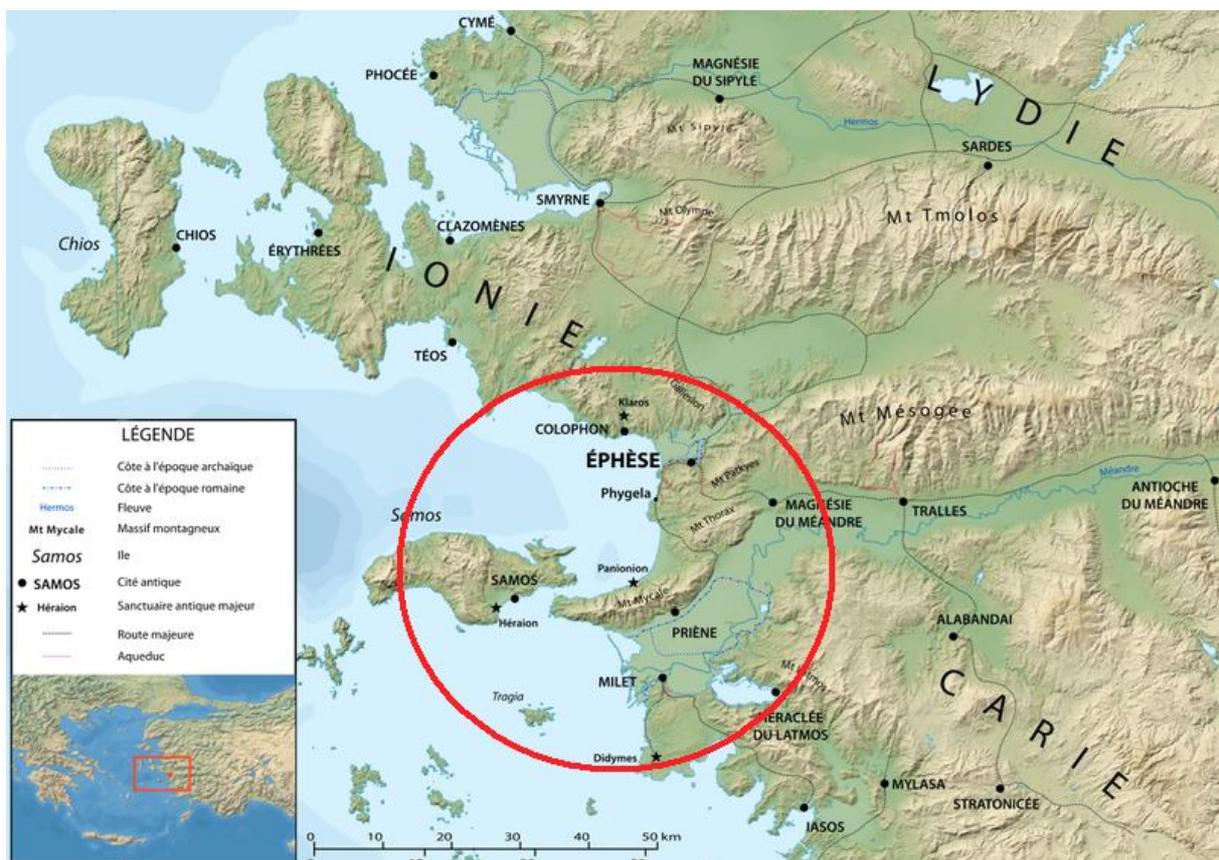


**L'héritage de la chouette de Chris Marker**  
**« Logomachie ou les mots de la tribu » (épisode 7)**  
(1989 – 26')

**Remarque :** cette transcription est destinée à aider à la compréhension et l'étude de l'œuvre de Chris Marker. Elle ne peut être éditée sans le consentement de l'auteur du film. De plus, elle comporte un certain nombre de fautes de grammaire ou d'orthographe, mais aussi d'identification de lieux ou de personnes, que le lecteur aura soin de corriger par lui-même.

[titre] « 7 / LOGOMACHIE / ou / les Mots de la Tribu »

**Michel Serres** – Vous savez, il existe un centre du monde. Il existe un nombril du monde. Il y a un petit cercle de même pas dix à quinze miles de circonférence où vous avez Milet, où Thalès invente la géométrie, où vous avez Samos, où Pythagore invente l'arithmétique et où vous avez sur le littoral, en face, Ephèse, où Héraclite invente, enfin collabore à inventer la physique. Dans un tout petit cercle, vous voyez, de très peu de rayon. D'ailleurs, un très... à une petite distance, à côté, il y a Patmos où saint Jean l'Évangéliste dit « Au commencement est le verbe ». Alors vous avez là, dans un petit espace extraordinairement fertile, plusieurs sens du *logos* : le *logos* arithmétique, le *logos* naturel, le *logos* géométrique, comme s'il y avait là une espèce de trou d'où a jailli ce chemin qu'on ne pouvait plus jamais manquer.



**VOF** – Un chemin que nous avons suivi sur 5'471 km, jusqu'aux îles du Cap Vert.

**Baltasar Lopes** – À l’instar de la Grèce, nous sommes, le Cap Vert, nous sommes, on pourrait dire, les enfants de la pauvreté. C’est cette pauvreté qui nous a donné cette force spirituelle, dominée par la nécessité, par le besoin de survivre et qui a maintenu ce... ce complexe de vitalité qui domine l’histoire du Cap Vert. Si ce n’était pas cette force animique donnée par la pauvreté et d’où... par conséquent la nécessité et le besoin de survivre, je crois que le Cap Vert ne serait pas une image de ce qu’il est maintenant, et une image indirecte de la grécité par conséquent.

**VOF** – Au mur de Baltasar Lopes, les photos du séminaire de São Nicolau, quand le Cap Vert était une colonie portugaise.

**Baltasar Lopes** – Le séminaire São Nicolau a été fondé en 1866. Il a été supprimé un demi siècle après, c’est-à-dire en 1916. Maintenant, ce demi siècle, on peut dire que la vie officielle et la vie privée du Cap Vert a été fondée sur la formation donnée par le séminaire.

**VOF** – Logiquement, c’était les Portugais, peuple latin, qui étaient les héritiers de la Grèce, pour avoir repris à leur compte, avec Amilcar Cabral<sup>1</sup>, l’idée de liberté. Les Cap-Verdiens aujourd’hui revendique l’héritage.

**Baltasar Lopes** – Je crois que j’ai fait un bon professeur et un professeur qui s’intéressait aux élèves. Les élèves étaient mes camarades. Et je m’asseyais à côté d’eux. Nous parlions. Nous étions comme... beaux-frères, beaux-frères et cet humanisme qui dérivait, qui découlait de ma façon... ma façon personnelle d’être et ma façon d’enseigner, c’est d’être professeur, je crois cette humanisme a infiltré cette génération, cette génération à laquelle appartenait Amilcar Cabral. Et c’est dans ce sens, je crois, que je me crois responsable pour son humanisme. Le métier de professeur est basé sur ce qu’on appelle « l’euristique ». C’est la question, la réponse.

**Kostas Axellos** – Le mot *logos* qui signifie indissolublement « langage » et « pensée », est passé dans nos mots « logique », « dialogue », « dialectique », « logistique » et même dans le mot « logiciel ».

**Kostas Georgousopoulos** [transcription des sous-titres] – Je dirais, sans pédanterie, qu’il faut partir des racines du mot. Je crois que le verbe *lego* (je dis), dans la tradition homérique, signifie « recueillir », « structurer »... « choisir ». Je pense donc que ce que nous nommons « structure » se trouve dans la racine de ce mot : c’est la vision structurée du monde, et en dernière analyse, c’est une réponse à un monde...

[des gens disent tour à tour un mot grec : *logos, paideia* (éducation), *cosmos, psyché, micro, chronos, musiki, politico, polemos, chaos*]

**Linus Benakis** [transcription des sous-titres] – Il faut garder en mémoire quelques distinctions subtiles. Le *logos* des présocratiques n’est pas encore un discours de type conceptuel. Ça, ce sera la réussite de Platon. Le *logos* présocratique est une interprétation métaphysique du monde. **Un intervenant du banquet** – Et Héraclite ? **Linus Benakis** – Tous les présocratiques. **Un intervenant du banquet** – Ils n’ont pas de concepts ? **Linus Benakis** –

---

<sup>1</sup> Amilcar Lopes Cabral (1924-1973) est le fondateur du Parti africain pour l’indépendance de la Guinée et du Cap-Vert, deux pays colonisés par le Portugal. Il est assassiné le 20 janvier 1973 à Conakry, six mois avant l’indépendance de la Guinée-Bissau, indépendance, ainsi que celle du Cap Vert, qui ne seront reconnues par le Portugal que le 10 septembre 1974.

Nous n'avons pas encore un discours structuré, pas encore un système de pensée, encore moins de dialectique : ce sera l'acquis de Platon.

**Nikos Svoronos** [transcription des sous-titres] – Je pense que vous avez posé un des problèmes fondamentaux concernant le *logos*. Les aventures de ce fameux *logos*, surgi de cette maudite mer Égée, qu'on peut considérer comme l'épicentre exact de la civilisation hellénique. **Un intervenant du banquet** – Le calice ? **Nikos Svoronos** – Calice, je ne sais pas... sans doute le calice d'amertume. De toute façon, c'est l'épicentre de la civilisation, c'est passé dans tout le Moyen-Âge, le Moyen-Âge grec et celui de l'Occident. Les aventures de ce... ce *logos* compte parmi les choses les plus instructives que nous offre l'histoire universelle. N'oublions pas que déjà dans l'hellénisme, dès l'époque hellénistique et au-delà, ce *logos*, ce discours rationnel, si l'on peut s'exprimer ainsi, commence, en quelque sorte, à se brouiller, à accepter des éléments au-delà de la logique, à un point tel que, par rapport au discours de Platon, il est presque méconnaissable.

**Vassilis Vassilikos** – Si la littérature est le langage, alors la langue que nous utilisons aujourd'hui est stratifiée par cinq langages différents. Il y a le grec archaïque, celui d'Homère. Il y a le grec de l'Ancien Testament et du Nouveau Testament. Il y a le grec byzantin, comme on dit, c'est-à-dire des pères des églises orthodoxes. Ensuite, il y a le grec puriste qu'on dit *katharevousa*, que c'était le grec qu'on étudiait dans les universités après la chute de Constantinople, parce que tout se rassemble sur cette fameuse chute de Constantinople. Et que finalement, il y a le grec qui n'était pas enseigné, qui était parlé dans le pays, même sous l'occupation ottomane, turque, mais qui n'était pas ce qu'on apprenait à l'université. Alors, quand l'État grec se repropose au monde, en tant qu'autonome, c'est-à-dire en 1830, après 450 années d'occupation ottomane, on se pose le problème : quelle langue sera celle qu'on va utiliser pour parler. Et on a le choix à travers ces cinq langues parce qu'il y avait les nostalgiques de l'Antiquité qui disaient que nous sommes les... les descendants directs de. Il y avait ceux qui s'étaient instruits, les Grecs de la diaspora, mot grec aussi, qui étaient rentrés de l'étranger pour aider le nouvel État se faire et se construire. Et il y avait ceux qui parlaient cette langue sans interruption et qui n'était pas celle que les autres parlaient. Alors, on est arrivé à un compromis. Et le compromis, qui a duré 100 ans, 100 années, ce compromis, c'était que dans les écoles on apprenait une langue qui était plus celle des universitaires, qu'on l'appelait *katharevousa*, et dans la maison, dans la vie, on parlait l'autre langue que c'était celle qu'on utilisait les gens. Et ça a conduit à une sorte de schizophrénie nationale, que d'ailleurs on trouve encore ce résultat, même si ce problème du langage est aboli, parce que des... des mots de base, des mots qui forment un jeune individu, un enfant, comme le mot « eau », comme le mot « pain », qu'il y a deux noms pour ces choses : une, à l'école par exemple, *hydro*, « hydraulique », « eau », et *nero* à la maison. Et quand un jeune enfant veut dire à sa mère « Donne moi un verre d'eau » et il ne sait pas laquelle des deux mots choisir, parce que l'un est celui qu'on lui apprend à l'école et l'autre celui qu'il utilise, et comme *psomi* aussi, « pain », que c'est *artos*, « artoclasie » comme on dit en église, et *psomi* que c'est le mot quotidien du pain, alors ça, ça conduit, si tu veux, à une schizophrénie nationale.

**Angélique Ionatos** – Oui, moi ça me plaît assez, oui, cette idée de schizophrénie, oui. C'est pas faux peut-être, mais quelle richesse. Moi, je veux dire c'est... pour moi, je pense que c'est une énorme richesse que la langue démotique soit mélangée, c'est vrai que c'est une situation bizarre, mais par après, y compris d'ailleurs en ce qui concerne... après la curiosité sur l'étymologie des choses et des mots, on se dit que c'est un bagage merveilleux. C'est avoir trois langues presque, parce que il y a effectivement la langue populaire, la démotique, il y avait *katharevousa*. qui était la langue savante et puis, il y avait la langue archaïsante qui était aussi...

**Kostas Axellos** – Il y a eu deux mots simples, presque quotidiens des Grecs, mais qui baignaient dans une aura métaphysique, qui se sont trouvés chargés d'une signification accrue, parce que les mots pour les Grecs n'étaient pas des ustensiles. Aujourd'hui, on parle du langage comme mode d'expression ou mode de communication. S'il me fallait très brièvement définir ce que sont les mots des Grecs, je dirais ce sont des mots qui font parler les choses.

**Vassilis Vassilikos** – Par exemple : nous avons le mot *telephon* que vous utilisez aussi et que tout le monde utilise plus ou moins. *Telephon* ça veut dire quoi ? « Phonie », c'est la voix. « télé », c'est loin. *Tele*. Le télescope. Encore le télescope. Nous ne construisons pas dans notre pays de téléphones. On les importe tout des États-Unis, avant, avec ITT, quand il y avait instauré aussi les colonels à travers les compagnies téléphoniques, qui introduisait aussi la CIA, ou maintenant que nous sommes plus démocratiques, on les importe du marché commun. Mais, de construction de téléphones, on n'a pas. Alors tu comprends comment se sent un écrivain qui est un peu conscient, si tu veux, que les mots sont des signes, des choses et non pas prendre les mots pour eux-mêmes, comme une valeur.

**Angélique Ionatos** – Quand j'entends des mots grecs dans la langue française, je me sens très fière, très privilégiée, parce que je me dis « moi, je sais d'où ça viens ce mot », et puis je sais de quoi il est composé. Surtout, je suis très contente parce que ça me le fait redécouvrir, puisque nous, on ne peut plus entendre la musique de notre propre langue maternelle. Donc là, c'est comme s'il me revenait un peu méconnaissable, un peu maquillé, un peu différent, comme... quelqu'un qu'on aurait laissé enfant et puis qu'on retrouve un peu plus loin, adolescent, etc. Un peu modifié, parce que les Français, quand même, les ont un peu modifiés. Et il y a une espèce de sentiment de... d'attendrissement, de fierté, d'amusement, de me dire « Ah ! Tiens, j'avais oublié que... qu'effectivement ce mot c'est ça, puis ça et que... »

**Vassilis Vassilikos** – En grec, « littérature », ça veut dire *logotechnia*. *Logo-technia*. *Logo*, c'est la parole. *Techni*, c'est techné, technique. Ça, ça a été aboli par la civilisation, si tu veux, du Moyen-Âge ou même avant. C'est-à-dire, on n'a pas adopté, on n'a pas adopté le mot « littérature ». Par contre, le mot « technologie », que c'est juste la juxtaposition de ce mot, au lieu de « logotechnie », « technologie », c'est-à-dire... ça, vous l'avez adopté et vous avez fait votre mot de passe. « Technologie » vous dites. Et pourquoi vous n'avez pas adopté le mot « logotechnie » que c'est le mot de la littérature ? Et en disant que... en retournant sur le problème de l'écrivain grec, écrivain que c'est aussi un mot que... ou auteur, que c'est pris de la tradition latine et pas le mot *sigrapheas* que c'est pour nous le mot pour « écrivain », parce que vous avez gardé seulement « graphologie », de *graphein*, « écrire » dans la « photographie » vous avez l'écriture avec la lumière, vous avez gardé le « graphisme », mais pas au sens de l'écrivain, de l'écriture. Ça aussi, c'est intéressant, parce que *graphès*, c'est le scribe et que *sigrapheas*, c'est celui qui écrit avec, co-, co-écrivain. En Grèce, il n'existe pas le mot « écrivain ». Il existe le mot « co-auteur ». Alors, qui est l'autre avec lequel on écrit, c'était toujours, à mon avis, l'autre, le fameux « autre », le fameux l'autre sartrien, l'autre heideggerien. L'autre !

**George Steiner** – Je suis cratylien, c'est-à-dire comme tout le monde qui essaie de chanter un peu et d'écrire, je reviens à ce dialogue de Platon, vous le connaissez si bien, le *Cratyle*, où en effet l'homme raisonnable dit, comme Saussure, comme la linguistique moderne : les mots, c'est arbitraire. Le mot « cheval » n'a pas quatre pattes, très bien. Et Cratyle de répondre : « Attention ! C'est pas tout à fait certain. Il y a entre les mots et les objets, des affinités, des sympathies primordiales et mystérieuses. » Chaque poète est cratylien. Il sera toujours du côté

de Cratyle. Et je crois qu'il y a dans la langue grecque, il y avait possibilité d'interrogations abstraites qui se sont développées mystérieusement et très très tôt. Ce questionnement de l'être, ce questionnement de ce que c'est que l'homme, de la *phusis*, de l'énergie, de la nature, des relations entre le temps et le cosmos, semble avoir été rendu possible très tôt par, oui, une syntaxe, une syntaxe de l'interrogation.

**Mark Griffith** [transcription des sous-titres] – L'éducation fournie par l'enseignement classique en Europe et aux États-Unis reste en gros celle qui a été fondée par les sophistes et poursuivie par Isocrate. Une éducation de la pensée, de l'argumentation orale ou, de nos jours, écrite, l'assimilation, la discussion intelligente de choses qu'on ne peut souvent pas prouver. L'habileté de l'argumentation, la capacité manifestée à surpasser d'autres étudiants ou d'autres collègues dans un rapport ou une étude, voilà le moteur dans la vie et l'éducation classique. C'est un aspect négatif, un dispositif qui fournit un service à l'Amérique établie, qui enseigne à agir ainsi, tout comme l'éducation d'Isocrate, Protagoras et Gorgias, en leur siècle, formait de bons citoyens, meilleurs que leurs pairs. Le gros problème aux USA et sans doute en Europe occidentale, est qu'en quittant l'Université avec ces connaissances, ces techniques d'argumentation, cette souplesse mentale et une conscience morale développée (quand on a de la chance) on ne peut rien faire avec : il n'y a aucune communauté qu'on puisse servir. C'est pourquoi, peut-être, on revient parfois à l'Université y voir de plus près, et qu'on s'y intègre. Mais il me semble que cette tradition pédagogique est spécifiquement grecque dans son principe, un aspect non négligeable.

**Giulia Sissa** – Aristote dira que l'animal humain est un animal qui lutte avec une arme qui lui est spécifique et c'est la parole. Et donc, on entre dans cet univers où la dialectique, ceux qui peuvent s'entendre entre eux, ne doivent pas se battre, mais doivent se parler, avec tous les pièges... tous les pièges, effectivement, de la persuasion, du discours, de la relation de force qu'il y a dans le discours, effectivement.

**Manuela Smith** [transcription des sous-titres] – (c'est du roumain). L'une a le savoir et essaie de le transmettre par divers moyens, l'une est donc le maître et l'autre est... l'élève, ou si vous voulez, l'analysé.

**Giulia Sissa** – Parce que c'est vrai que Socrate oppose tout le temps la manière sophistique de discuter, qui est justement une façon de faire de l'escrime, d'une certaine façon : pour gagner, on demande la vérité. Mais en fait, c'est vrai que Socrate aussi utilise tous les moyens d'une certaine façon et quand il s'agit d'obtenir l'acquiescement, l'accord de l'autre, le consentement, on voit bien que Socrate parle de ça en terme de reddition, en terme de... de mise à l'épreuve, d'examen, de jugement.

**Baltasar Lopes** – Écoutez ! Vous savez que dans le dialogue, dans ce mécanisme de question-réponse, il y a un corps à corps. Et quand il y a un corps à corps, il y a lutte.

**Giulia Sissa** – C'est-à-dire que la recherche de la vérité, même si elle n'est pas, peut-être, pensable en terme de pure technique rhétorique, se sert de toute une série de procédés qui présuppose une très importante dissymétrie entre les interlocuteurs, et qui présuppose qu'à la fin... le personnage qui a subi l'interrogatoire de Socrate est complètement vidé, en effet, et a subi quelque chose qui est sûrement pour son bien, et s'en réjouit et remercie Socrate, mais en même temps, il est parfaitement détruit.

**George Steiner** – Ça a dû être un emmerdeur cosmique, c'est-à-dire un homme insupportable dans une ville. Ça a dû être le principe même du malaise intérieur. Un homme qui au coin de

rue arrête le *ductus* de la pensée quotidienne en disant « Mettez-vous à réfléchir ! », c'est atroce, c'est très très difficile à supporter.

**Baltasar Lopes** – Je ne sais pas, qui disait qu'il aimait Victor Hugo comme une brute. Je crois que j'aime, que j'ai aimé Socrate comme une brute, dans son ensemble.

**George Steiner** – Quel programme ça ferait si nous pouvions montrer les tableaux, les symphonies, les romans, les pièces où, durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, on pose la question : Socrate ou le Christ ? Quelle des deux morts est la plus grande mort ? Quelle des deux morts a vraiment marqué de son empreinte l'art même de l'Occident ? Vous le savez, Hegel a scandalisé son siècle en disant dans un cours public : « Après tout le Christ, de savoir qu'il serait à la droite du Père ! », après 3h ou 4h fort désagréables. Socrate n'en sait absolument rien et le courage de Socrate, c'est une mort d'un courage moral et Antigone, encore plus grand. Mais, alors, cette comparaison a, en effet, scindé, marqué, flétri peut-être l'imagination de l'Occident. La mort de Socrate est-elle une mort religieuse ? C'est, je crois, une question infiniment difficile. Je ne saurais y répondre avec confiance. Est-ce aussi une mort esthétique, une œuvre d'art, cette mort ? Les dialogues platoniciens en font une grande œuvre d'art, nous le savons. C'est un scénario. C'est la mort du pur. C'est la mort de la pensée absolue. C'est comme si, mettons, au milieu d'une affaire Dreyfus, le Monsieur Teste de Valéry avait été fusillé place de la Concorde.

**VOF** – Jeux de piste dans les rues d'Athènes, où les noms de rue sont les poteaux indicateurs des aventures du langage, mais il y a un itinéraire qui nous ramène plus loin en arrière, vers un monde qui a encore le choix de son langage ou qui tend vers l'extrême du langage, là où il touche ce qu'aucun langage ne peut vraiment exprimer et qui est la musique. Que le destin du *logos* soit d'aboutir à la logomachie, à la bataille des discours, que la musique au contraire puise en elle-même son renouvellement et sa purification, voilà, pour employer encore un mot grec, une hypothèse.

**George Steiner** – Nous oublions souvent que vous et moi, on est beaucoup plus près de Homère que Homère l'était de ses sources. Le monde de monsieur Proust, Valéry, Shakespeare et Homère, c'est le nôtre. C'est le monde de l'édition. C'est le monde du texte. C'est le monde de la critique. C'est, vous le savez très bien, le monde du pédagogue qui enseigne un texte, qui le fait apprendre par cœur, qui le commente. C'est pas là qu'il y a eu les grands traits de génie, quasiment inimaginables. C'est avant l'écriture. C'est dans le domaine de ce qui est irrécusablement le premier pas, le balbutiement, l'hystérie, l'angoisse, les premiers cris, le cri de Pan qui, lui aussi, résonne à travers toute la pensée mythologique grecque. La musique, peut-être, avant la parole. Un mythe sur lequel on se penche, je crois, avec obsession, celui de Martias et d'Apollon, les luttent autour de la musique et de l'instrument. Orphée, Orphée dont les membres arrachés, nous dit Ovide, la bouche continue à chanter longtemps après la mort du corps. Ce n'est même pas la tête. C'est une bouche pure. Et quand je pense que nous sommes à une époque qui à la fois reviens totalement au mythe grec, mais qui semble dire, est-ce que nous aussi, nous sommes devant un certain crépuscule de la possibilité narrative ? Samuel Beckett : une grosse bouche, rien d'autre en scène, qui crie et qui pleure vers vous. Ce qui est le motif même de la mort d'Orphée, il y a cinq, six, sept mille ans avant Homère.

[titre] « prochain épisode / MUSIQUE / ou / l'Espace du Dedans »